Chapitre 1 - Premières images

Mon premier souvenir est lié à nos vacances d'été en famille à Saint-Cast en Bretagne. À vrai dire, ce n'est pas réellement un souvenir, car il est associé à une petite photo en noir et blanc, un peu floue, et à ce que ma mère m'a raconté. Mais la scène est si vivante en moi qu'elle est comme un vrai souvenir. J'ai un an et demi et ma sœur aînée me frotte les mains pour enlever le sable. Nous nous trouvons sur la grande plage de Saint-Cast. Derrière nous, un hôtel, sans doute le nôtre. La Bretagne a toujours été la terre de mes vacances, à de rares exceptions près durant lesquelles j'ai vécu à l'étranger. Ma mère a réalisé un album pour chacun de ses enfants, elle notait le lieu et la date. C'est mon père qui nous prenait le plus souvent en photo.

Mon réel premier souvenir, celui que je garde en mémoire, a lieu ailleurs, au Portugal, en juillet 1940. Quand nous sommes partis nous réfugier aux États-Unis, la guerre avait été déclarée en France moins d'un an avant. Je ne me souviens pas de notre départ de Paris ni du voyage en voiture pour rejoindre le port de Lisbonne. Je ne me souviens pas non plus de la guerre ni de la présence des Allemands à Paris. Mais j'ai en tête une image bien précise : alors que nous embarquions sur le paquebot avec d'autres passagers, des avions sont passés au-dessus du port et un feu d'artifice a tout à coup explosé. Du haut de mes trois ans, je trouvais cela extraordinaire. Je vois encore les feux dans le ciel. Ma mère m'a expliqué ensuite que ce n'étaient pas du tout des feux d'artifice, mais des tirs de canons antiaériens. Elle m'a raconté aussi, bien plus tard, que la traversée qui avait suivi la nôtre entre Lisbonne et New York avait été torpillée par les Allemands dans l'océan Atlantique.

Je suis né le 7 avril 1937 dans l'appartement de fonction de mon père, pasteur de l'église américaine à Paris. À cette époque, à Paris, la majorité des naissances avait lieu à la maternité, je crois que c'était donc assez exceptionnel que je naisse à la maison. L'obstétricien qui s'occupait de ma mère - un grand ponte - s'était d'avance réjoui de la naissance à venir, cela aurait dû être pour lui un bel accouchement sans complications. Mais je suis arrivé trop vite pour lui. Avec l'aide d'une sage-femme et de la bonne, ma mère a accouché en une demi-heure. À son arrivée, le médecin était furieux.

– Vous avez gâché mon plaisir, cette naissance devait être formidable ! a-t-il reproché à ma mère.

– Mais cela a été formidable, lui a-t-elle répondu.

À l'écouter, sans doute aurait-il fallu que ma mère retienne le bébé !

(…)

Mes parents se sont rencontrés à Paris après la Première Guerre mondiale. Mon père, Clayton Williams, était américain, et ma mère, Fernande Bourgin, française. Leur histoire, liée à cette guerre, est étonnante. Mon père est arrivé en France en septembre 1917 avec le mouvement YMCA, *Young Men's Christian Association*. YMCA organisait des spectacles et des activités sportives dans les foyers des soldats américains et les cantonnements positionnés en Europe. Mon père s'est engagé en tant que civil volontaire pour remonter le moral des troupes : il proposait des petites pièces de théâtre dans lesquelles il jouait et chantait. Il était pacifiste, et c'était sa façon de soutenir les soldats. Il est ensuite devenu officier de liaison entre les administrations américaine et française. Après la guerre, il a continué à être officier de liaison à l'hôpital américain, qui s'appelait à l'époque « l'Ambulance américaine ».

Suzanne, sa secrétaire, l'a un jour invité dans sa famille qui habitait dans le XIIIe arrondissement à Paris. Le déjeuner fut agréable, ses parents étaient sympathiques, mais c'est surtout la sœur de Suzanne, Fernande, que mon père a remarquée. Depuis l'entrée en guerre des États-Unis, la famille avait pris l'habitude d'inviter chaque dimanche un Américain à table. Elle a continué quelque temps après la guerre, puis le père a estimé qu'il était temps d'arrêter puisque la guerre était finie. « Invitons mon chef d'abord, il a été très gentil avec moi », a demandé Suzanne. Ses parents ont donc accueilli leur dernier Américain à table. C'est ainsi que Clayton et Fernande, alors âgée de 18 ans, se sont rencontrés. Il y a eu entre eux un véritable coup de foudre. Tous les dimanches qui ont suivi, Clayton est revenu déjeuner, et le jeune couple que formaient mes futurs parents s'est marié six mois plus tard, en 1919. Pourtant, ma mère avait souvent déclaré durant la guerre : « Jamais je n'épouserai un Américain ! » Pourquoi avait-elle cette idée en tête ? Je crois qu'elle assimilait les Américains aux Anglais, car, lors du premier repas avec le premier soldat américain, ma mère n'avait cessé de murmurer : « Napoléon, Sainte-Hélène, Jeanne d'Arc... », alors que le pauvre soldat n'avait rien à voir avec l'histoire franco-anglaise ! Il n'avait dû heureusement pas comprendre cette jeune fille étrange qui répétait des mots incompréhensibles. Sa sœur Suzanne n'avait pas arrêté de lui dire au cours de ce déjeuner : « Arrête, mais tais-toi ! »

Quand mes parents se sont mariés, mon père n'était pas encore pasteur. Autant que je sache, il a toujours voulu l'être, avant même la Première Guerre mondiale. Son père, que je n'ai pas connu, était déjà pasteur à Peoria, dans l'Illinois. Je ne connaissais de lui que le jeu qu'il avait inventé, le *Crokinole-Carrom game board*. C'était un jeu à plusieurs plateaux qu'il avait fait breveter et fabriquer. Les ventes avaient tellement bien marché qu'il avait monté sa propre usine, la Archarena Company, et gagné beaucoup d'argent. Dans mon enfance, nous avions à la maison un jeu en bois que je n'ai retrouvé nulle part ailleurs, et je pense que c'était le beau jeu que mon grand-père avait créé.

Peu après leur mariage, mes parents sont partis vivre aux États-Unis, notamment à Indianapolis et à Sewickley, une ville de mines d'acier située dans le sud-ouest de la Pennsylvanie. Ma sœur est née là-bas. Suite aux soucis de santé de mon grand-père maternel et au décès de Suzanne, la sœur de ma mère, ils sont revenus vivre en France, d'abord à Château-Thierry puis à Paris. En 1926, mon père est devenu pasteur assistant à l'église américaine de

Paris en charge des étudiants, puis pasteur principal en 1933. Si je peux être ici très précis sur la vie de mes parents avant ma naissance, c'est parce que mon père avait écrit son parcours, dont son *curriculum vitae*, dans des carnets dont j'ai hérité.

*

Fabienne Soulard